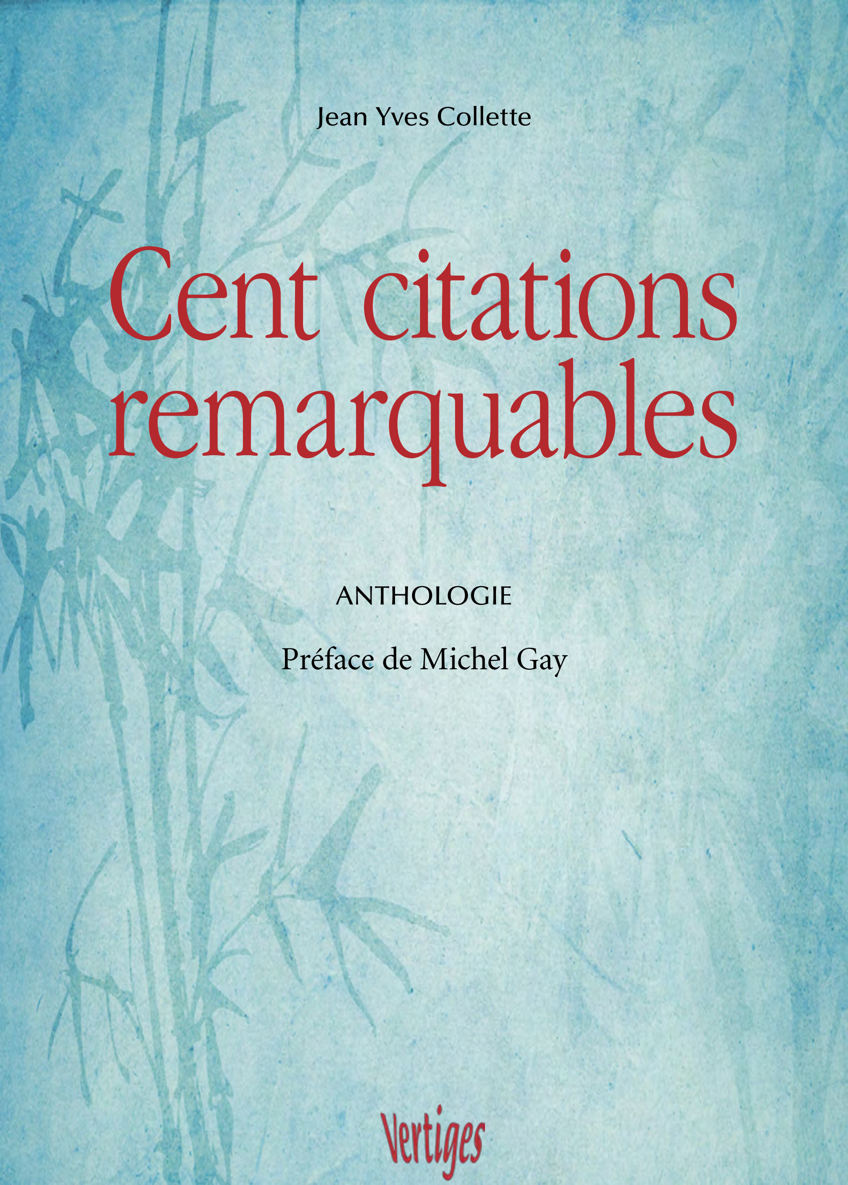

Jean Yves Collette

# Cent citations remarquables

ANTHOLOGIE

Préface de Michel Gay

Vertiges

# Préface

CENT CITATIONS comme autant de tranches de réalité. Il pourrait y en avoir d'autres, beaucoup plus même, évidemment. Après tout, la réalité n'a pas de limites, en tout cas vue de ce bout-ci de ma lorgnette ou de ce côté-là du monde. La réalité, ai-je écrit ? La fiction plutôt. Les deux probablement, pourquoi pas.

Réalité et fiction forment, d'une certaine façon, l'envers et l'endroit d'un même univers. D'où l'envie de tourner ou de retourner et l'une et l'autre, sinon dans tous les sens, au moins une fois pour jeter un œil de *l'autre* côté. Peut-être n'y apprendra-t-on pas grand-chose ou n'y verra-t-on rien de particulier. Mais qui sait? Les surprises apparaissent habituellement là où on ne les attend pas...

Parcourir les citations publiées ici, c'est passer d'un siècle à un autre, d'un écrivain à un autre, de ceci à cela et à quoi encore, mais pas nécessairement dans cet ordre. Comme dans le cas des ouvrages imprimés qu'on feuillette au hasard, on peut papillonner à travers ce lecturiel, s'arrêter longuement sur tel passage et en profiter pour rêvasser ou se rappeler un autre livre qu'on a lu de l'auteur cité, sauter des parties, revenir en arrière ; le plaisir de la lecture s'amplifie souvent de cette façon.

On se rendra compte rapidement que les citations proposées sont relativement plus longues que celles qui se retrouvent généralement dans les recueils du genre. C'est que le compilateur de cette anthologie a voulu mieux situer les extraits choisis, les replacer en quelque sorte dans leur contexte, plus précisément dans leur contexte immédiat. Ce qui allait se perdre en vif, incisif ou autrement mordant en gagnerait en potentiel de réflexion, de perspicacité et, pourquoi pas, d'intelligence et de jouissance. C'est le pari de ce projet, dont le sort reste bien sûr entre les mains – au bout des doigts ? – de ceux et celles qui s'aventureront dans ces *Cent citations remarquables.*

Michel Gay

~

## 1

## Contre les gens intelligents

Je me dis, non sans une certaine mélancolie, que nous autres, Roumains, au lieu de vivre à un rythme trépidant, douloureux et intense, nous en sommes restés à une forme culturelle insipide, propre à des gens intelligents et stériles.

Qu'est-ce que vous avez fabriqué avec l'« intelligence » roumaine ? Qu'est-ce que vous avez créé ? Les gens intelligents d'un type aussi superficiel n'ont rien à voir dans une culture de l'avenir. L'« intelligence » est une plaie de la culture roumaine. Les gens intelligents ignorent organiquement les passions dévorantes, les conflits dramatiques et douloureux, la folie et l'élan. De ce fait, ils ignorent également le désespoir, ainsi que toutes les grandes intuitions dont jaillissent les créations authentiques. Je n'attends rien de l'intelligence roumaine, parce que je sais que toutes les surprises sont illusoires. Et je cinglerai sans pitié nos Roumains intelligents, pour montrer combien ils sont vides. Je suis sûr que les gens intelligents sont devenus inutiles. Pour cette raison, je ferai l'éloge de la barbarie, de la folie, de l'extase ou du néant, mais pas l'éloge de l'intelligence, non !

EMIL CIORAN
MAI 1933

## 2

## Le Deuil

Il avait une mortelle aversion pour les anniversaires nébuleux, le pauvre Stransom, et les aimait encore moins quand ils prétendaient à quelque importance. Les célébrer ou les supprimer lui était également pénible et seule une célébration avait trouvé place dans sa vie : chaque année il avait observé à sa manière la date de la mort de Mary Antrim. Peut-être serait-il plus exact de dire que chaque année, au retour de cette date, le souvenir s'emparait de lui, obsession tyrannique qui empêchait Stransom de faire quoi que ce fût d'autre en ce jour. Il s'éveillait pour cette fête du souvenir aussi consciemment qu'il se fût éveillé au matin de son mariage. Le mariage n'avait eu naguère que trop peu à voir en la matière. Pour la jeune fille qui avait dû être son épouse, il n'y avait point eu de baiser nuptial. Elle était morte d'une fièvre maligne après que le jour du mariage eut été fixé. Il avait perdu, avant de l'avoir véritablement goûtée, une affection qui promettait de remplir sa vie.

LECTURIEL 0121

HENRY JAMES
*L'Hôtel des morts*
1925

## 3

# La Nuit…

La nuit était pour moi si très-obscure
Que Terre, et Ciel elle m'obscurcissait,
Tant qu'à Midi de discerner figure
N'avais pouvoir – qui fort me marrissait :
Mais quand je vis que l'aube apparaissait
En couleurs mille et diverse, et sereine,
Je me trouvai de liesse si pleine –
Voyant déjà la clarté à la ronde –
Que commençai louer à voix hautaine
Celui qui fait pour moi ce Jour au Monde.

LECTURIEL 0078

Pernette du Guillet
*Chansons et autres rymes*
1545

### 4

## Manie anglaise

Nous autres Russes, nous ne pouvons même comprendre comment les gens instruits, dans l'Europe occidentale et surtout en Angleterre, s'intéressent tellement aux questions religieuses ; nous nous étonnons que des Anglais intelligents, et quelquefois savants, aillent dans un temple pour écouter les banalités morales et les plats lieux communs d'un prédicateur ; l'habitude anglaise de lire sans cesse la Bible, de la citer en toute occasion, nous paraît une manie étrange, car nous trouvons qu'il y a des milliers de livres plus instructifs, plus agréables, plus intéressants à tous les points de vue que la Bible.

lecturiel 0168

Anonyme
*Confession sexuelle d'un Russe du sud*
1912

### 5

## Le Visage

Très vite dans ma vie il a été trop tard. À dix-huit ans il était déjà trop tard. Entre dix-huit ans et vingt-cinq ans mon visage est parti dans une direction imprévue. À dix-huit ans j'ai vieilli. Je ne sais pas si c'est tout le monde, je n'ai jamais demandé. Il me semble qu'on m'a parlé de cette poussée du temps qui vous frappe quelquefois alors qu'on traverse les âges les plus jeunes, les plus célébrés de la vie. Ce vieillissement a été brutal. Je l'ai vu gagner mes traits un à un, changer le rapport qu'il y avait entre eux, faire les yeux plus grands, le regard plus triste, la bouche plus définitive, marquer le front de cassures profondes. [...] Les gens qui m'avaient connu à dix-sept ans lors de mon voyage en France ont été impressionnés quand ils m'ont revue, deux ans après, à dix-neuf ans. Ce visage-là, nouveau, je l'ai gardé. Il a été mon visage. Il a vieilli encore bien sûr, mais relativement moins qu'il n'aurait dû. J'ai un visage lacéré de rides sèches et profondes, à la peau cassée. Il ne s'est pas affaissé comme certains visages à traits fins, il a gardé les mêmes contours mais sa matière est détruite. J'ai un visage détruit.

Marguerite Duras
*L'Amant*
Éditions de Minuit, 1984

## 6

## Silence

Il y a des entités, – des choses incorporelles, ayant une double vie, laquelle a pour type cette dualité qui ressort de la matière et de la lumière, manifestée par l'ombre et la solidité. Il y a un silence à double face, – mer et rivage, – corps et âme. L'un habite les endroits solitaires, nouvellement recouverts par l'herbe ; des grâces solennelles, des réminiscences humaines et une science de larmes lui ôtent toute terreur : son nom est : « Non ! plus ». C'est le corps du silence : ne le redoute pas ! Il n'a en soi de pouvoir mauvais. Mais si quelque urgent destin (lot intempestif !) t'amène à rencontrer son ombre (elfe innommée, qui, elle, hante les régions isolées que n'a foulées nul pied d'homme), recommande ton âme à Dieu.

Edgar Allan Poe
*Silence*
Traduit de l'américain par Stéphane Mallarmé
1889

## 7

## Le Silence

*The waters of the river have a saffron and sickly hue; and they flow not onwards to the sea, but palpitate forever and forever beneath the red eye of the sun with a tumultuous and convulsive motion. For many miles on either side of the river's oozy bed is a pale desert of gigantic water-lilies. They sigh one unto the other in that solitude, and stretch towards the heaven their long and ghastly necks, and nod to and fro their everlasting heads. And there is an indistinct murmur which cometh out from among them like the rushing of subterrene water. And they sigh one unto the other.*

Les eaux de la rivière sont d'une couleur safranée et malsaine ; et elles ne coulent pas vers la mer, mais palpitent éternellement, sous l'œil rouge du soleil, avec un mouvement tumultueux et convulsif. De chaque côté de cette rivière au lit vaseux s'étend, à une distance de plusieurs milles, un pâle désert de gigantesques nénuphars. Ils soupirent l'un vers l'autre dans cette solitude, et tendent vers le ciel leurs longs cous de spectres, et hochent de côté et d'autre leurs têtes sempiternelles. Et il sort d'eux un murmure confus qui ressemble à celui d'un torrent souterrain. Et ils soupirent l'un vers l'autre.

LECTURIEL 0805

EDGAR ALLAN POE
*Le Silence*
Traduit de l'américain par Charles Baudelaire
1837

8

# Étonnant vocabulaire

Il était d'une grandeur médiocre, préférable à cette taille gigantesque qui dénote ordinairement une défaillance prématurée. Collé contre mon sein, il fit entrer son idole dans la niche. Alors, fixé sur le pivot, je jetai mes bras autour de son cou et nous fîmes trois fois le tour du sopha sans nous quitter. M'y ayant déposée, il commença à moudre du blé et nous atteignîmes bientôt la période délicieuse, mais comme mon feu n'était éteint qu'à demi, je tâchai de recommencer ; mon antagoniste me seconda si bien que nous nous plongeâmes dans une mer de délices.

LECTURIEL 0172

JOHN CLELAND
*Mémoire de Fanny Hill, femme de plaisir*

### 9

## La Sibérie

Les premiers temps que j'allai à l'école, le premier pays qui me sembla devoir être merveilleux fut la Sibérie. Là, je me voyais au milieu d'une plaine infinie, couverte d'une neige grise : il n'y avait jamais de soleil et il faisait toujours aussi froid. La plaine était limitée d'un côté, assez loin de moi, par une forêt de sapins, une forêt monotone et noire. Je regardais cette plaine et cette forêt par la petite fenêtre d'une *isba* (ce nom était essentiel pour moi) dans laquelle je me tenais et où il faisait très chaud. C'était tout. Mais très souvent je me transportais mentalement à cet endroit.

Alberto Giacometti
*Écrits*
Éditions Hermann, 1997

### 10

## Les Larmes

Peut-être est-ce une disposition propre au type amoureux, que de se laisser aller à pleurer ? Soumis à l'Imaginaire, il se moque bien de la censure qui retient aujourd'hui l'adulte loin des larmes et par laquelle l'homme entend protester de sa virilité […]. En libérant ses larmes sans contrainte, il suit les ordres du corps amoureux, qui est un corps baigné, en expansion liquide : pleurer ensemble, couler ensemble […]. Où l'amoureux prend-il le droit de pleurer, sinon dans un renversement des valeurs, dont le corps est la première cible ? Il accepte de retrouver le corps enfant.

Roland Barthes
*Fragments d'un discours amoureux*
Éditions du Seuil, 1977

## 11

# Plus jamais

— Je ne suis pas malade, dit-il. Ma santé n'est ni bonne ni mauvaise, elle est acceptable. Pour ce qui est de l'âge, je ne suis plus tout jeune mais je ne suis pas encore un petit vieux. Cependant, j'ai assez vécu pour savoir que tout ce que l'on raconte sur l'âge d'or, la sagesse, la sérénité… tout ça est complètement faux. À mon âge, je n'ai rien appris de ce qui est essentiel : le sens de la vie, le bien et le mal… On dirait que mon expérience se ramène à zéro. J'exagère mais à peine, je le jure. Pire encore, j'éprouve toujours les mêmes craintes, les mêmes désirs, les mêmes besoins que lorsque j'étais petit. Quand les déficiences physiques viendront s'ajouter à tout cela – et elles sont inévitables – ce sera le désastre, la déchéance. C'est ça que je ne veux pas vivre. Ça ne m'intéresse pas. Voilà, c'est tout, je n'en parlerai plus jamais.

Jacques Poulin
*La Tournée d'automne*
Éditions Babel, 1996

## 12

# Les Pommes

Qu’est-ce que les pommes ? Pourquoi les pommes ? De quel droit le pommier ? On sait bien que, la plupart du temps, le pommier est sûr de son bon droit, et qu’il est inutile, sinon dangereux, de se poser des questions sur la validité, la pertinence de son existence et de sa fonction. Mais enfin, tôt ou tard, il vient un temps où ce que l’on nomme communément l’évidence cesse de remplir son office, où il ne suffit plus de marcher pour prouver le mouvement, de respirer pour vivre. Dès lors, tout devient question, mais question sans réponse : à peine émise, l’interrogation semble n’avoir d’autre effet que de détruire : cherchant la vérité, la preuve, le questionneur ne rencontre que le doute.

GEORGE PEREC
*Je suis né*
Éditions du Seuil, 1990

## 13

# Les Boutons

Ses doigts agrippèrent le bouton le plus haut de la blouse et nerveusement l’arrachèrent du tissu fragile et il tomba sur le vinyle carreauté produisant un énorme bruit, résonance ample et convexe vers un auditoire invisible. Elle fit un effort plus puissant, plus près de l'inconscient que de la volonté, pour se dominer, dominer cette sensation nerveuse à l'approche de la prise, à l'appréhension de la volupté. Le second bouton ne fit aucune misère, aucune difficulté et son corsage s'échancra un peu, s'échancra davantage, découvrant l'ombre profonde et mystérieuse de ses seins.

Louis Geoffroy
*Max-Walter Swanberg*
L'Obscène nyctalope éditeur, 1972

---

## 14

# L'Inconnue

Un taxi jaune s'est arrêté et il en est sorti une belle jambe de femme, puis une deuxième, et ensuite une beauté tout entière dans une superbe robe jaune est apparue sous les feux de la ville. Ce n'est pas Minette Accentiévitch, constate avec regret Mirko Djordjévitch. Cette fille est belle, certes, mais n'a pas la beauté sensuelle qu'irradie celle qu'il attend avec obstination. De l'inconnue émane un froid sibérien. C'est en vain qu'a brillé un bout de sa culotte pendant qu'elle s'extirpait du taxi, son érotisme ne peut se mesurer à celui de l'autre, ce n'est donc pas une grande perte qu'elle soit entrée dans un café, soustrayant à sa vue sa silhouette et les mouvements de ses hanches.

Vladan Matijevic
*Les Aventures illustrées de Minette Acentiévitch*
Éditions Les Allusifs, 2009

### 15

## La Barrière de Ross

Il faut se lever matin pour voir le jour monter à l'horizon de la banquise, à l'heure où le soleil des latitudes australes étale au loin des chemins sur la mer. *Miss* Jane portait son ombrelle, et moi un élégant fusil à deux coups. À chaque défilé de glacier, nous nous embrassions dans les crevasses de menthe, et retardions à plaisir le moment de voir le soleil à boulets rouges s'ouvrir un chemin dans un chantilly de glace pailletée. Nous longions de préférence le bord de mer là où, la falaise respirant régulièrement avec la marée, son doux roulis de pachyderme nous prédisposait à l'amour.

Julien Gracq
« La Barrière de Ross », dans *Liberté grande*
Éditions José-Corti, 1946

### 16

## La Masturbation

Si les testicules avaient besoin d'être admonestés de temps en temps, le pénis, lui, exigeait plus de discipline encore. Oui, le docteur recommandait aux garçons d'employer ce terme médical et de ne pas pécher en appliquant des noms dégoûtants à ce précieux bijou. Le pénis pouvait parfois se montrer indépendant et, quand cela se produisait, il fallait lui parler avec douceur mais fermeté (là, le docteur fit un petit monologue qui aurait ramené tout pénis sensé à la raison) et l'envelopper d'une serviette mouillée froide jusqu'à ce qu'il revînt à de meilleures dispositions. En aucun cas, il ne fallait l'encourager par des pensées ou des actions qui conduiraient à trahir votre noble mère, ou la jeune fille presque aussi merveilleuse qui attendait de vous un amour entièrement pur et viril. De telles pensées, de telles actions, s'appelaient Masturbation, et ce vice menait rapidement à une totale dégénérescence du corps et de l'esprit.

Robertson Davies
*Un homme remarquable (What's Bred in the Bone)*
Traduit de l'anglais par Lisa Rosenbaum
Éditions de l'Olivier, 1992

## 17

# La Veste

La veste, dans la dernière scène, avait tout déclenché. Le *cowboy* avait enlevé sa veste pour la poser sur les épaules de Marilyn et, quand elle s'y était blottie, tout le haut de son corps avait frémi, comme si elle avait reçu des baisers sur les joues, le cou, les épaules, et en voyant son visage sur l'écran, Lily s'était sentie témoin d'un dangereux bonheur, si fort qu'il en était presque douloureux. Cette scène lui avait donné envie, plus que tout au monde, de devenir actrice, et le lendemain matin elle avait annoncé ce désir à ses parents. Ils n'avaient guère réagi. Sa mère lui avait dit d'une voix douce que faire du théâtre au lycée ou dans un vrai théâtre, c'était une autre paire de manches, et son père avait rappelé qu'un diplôme universitaire préparait à n'importe quoi. Mais Marilyn avait modifié l'idée que se faisait Lily du métier d'acteur, elle avait commencé à se demander si ce n'était pas un moyen de se trouver très près du cœur des choses, si jouer la comédie ne vous rapprochait pas de la vie plutôt que de vous en éloigner.

SIRI HUSTVEDT
*L'Envoûtement de Lily Dahl*
Éditions Actes Sud, 1996

## 18

# Le Retour d'âge

Voilà un homme que sa femme, au moment de son retour d'âge, a fort maltraité. Elle ne le nourrissait pas. Elle ne lui laissait vraiment rien manger. Le matin, seulement, il prenait son petit déjeuner dans sa maison, puis il sortait. Elle ne lui avait rien préparé, c'était pour les enfants ; il se servait vite, en catimini. Le soir, il craignait tant sa femme, qu'il n'osait rentrer. Il se promenait, écoutait les diseurs, allait au cinéma, pour ne revenir qu'une fois sa femme et ses enfants endormis, car les petits aussi conspiraient avec leur mère pour le maltraiter.

Mais pourquoi ?

Parce que !... Son retour d'âge la tourmentait. C'est terrible, le retour d'âge !

Yasunari Kawabata
*Le Grondement de la montagne (Yama no auto)*
Éditions Albin Michel, 1954

## 19

## Voilà qui tu es

Dans ses yeux, autour de la planète fixe et noire de la pupille, s'enroulait une spirale de vibrions jaunes. Jamais je n'avais regardé ainsi un visage. J'ai longé la ligne où la poussée drue des cheveux blonds délimitait le front. Au bout de l'arc, la tempe m'est apparue comme une plage lisse dont je ne parvenais plus à me détacher. L'imperceptible battement d'une veine me tenait fascinée. Je percevais la vie qui l'habitait : ce n'était pas la vie de Milena ni celle d'une quelconque personne. Une force en elle nourrissait le feu têtu de la vie. La même force qui agissait en moi et en n'importe quelle créature. Une hydre aux mille têtes : ainsi m'est apparue, une fraction de seconde, l'entière constellation des vivants. De cette perspective où j'étais parvenue, être Milena ou être moi ne faisait plus de différence. Le plus étrange dans cette révélation était la paix qu'elle me donnait. Loin d'éprouver une panique à voir, dans cet océan, se perdre ma petite goutte, j'en ressentais une gratitude profonde. Je ne me disais pas : « Ainsi tu n'es personne » – mais : « Voilà donc qui tu es. »

Christiane Singer
*Histoire d'âme*
Éditions Albin Michel, 1988

20

## Souvenirs

Au début, c’était vite fait. Mais chaque fois que je recommençais, c’était un peu plus long. Car je me souvenais de chaque meuble, et, pour chacun d’entre eux, de chaque objet qui s’y trouvait et, pour chaque objet, de tous les détails et pour les détails eux-mêmes, une incrustation, une fêlure ou un bord ébréché, de leur couleur ou de leur grain. En même temps, j’essayais de ne pas perdre le fil de mon inventaire, de faire une énumération complète. Si bien qu’au bout de quelques semaines, je pouvais passer des heures, rien qu’à dénombrer ce qui se trouvait dans ma chambre. Ainsi, plus je réfléchissais et plus de choses méconnues et oubliées je sortais de ma mémoire. J’ai compris alors qu’un homme qui n’aurait vécu qu’un seul jour pourrait sans peine vivre cent ans dans une prison. Il aurait assez de souvenirs pour ne pas s’ennuyer.

LECTURIEL 0774

ALBERT CAMUS
*L’Étranger*
Éditions Gallimard, 1942

21

## Le Regard

Les images représentent du regard et non pas de la réalité.

La vue n’est pas un constat, c’est une lecture. Nous lisons le visible tout en croyant regarder la réalité.

Il n’y a pas de regard sans un espace du regard. Tâcher de percevoir ce volume entraîne à percevoir un liant, qui unit l’espace d’où part la vue et celui qu’elle parcourt.

La réalité n’est pas dans le visible, elle est dessous, comme une toile est sous la peinture.

Le visible ressemble au réel. Le fonctionnement de cette ressemblance est analogue à celui de la pensée.

Bernard Noël
*Journal du regard*
Éditions P.O.L, 1988

---

## 22

## Dans ce temps là...

Elle se releva, moi aussi. À la lueur du premier réverbère, elle tira son rouge et son mouchoir, et se peignit les lèvres. Cela me fit l’effet d’une prouesse morale sublime, au milieu de la nuit, en ce monde mauvais, et j’eus honte de mon insignifiance. Elle regretta d’avoir été si imprévoyante, dans ce *business* avec les Américains, et de n’avoir pas un endroit convenable où habiter. On était si bête ! On espérait que la guerre durerait toujours. Ils avaient toujours des *party,* dans ces beaux baraquements avec *cosy-corner* et lampions. Dans ce temps, la vie valait la peine d’être vécue : — *Gee,* ma chère !

Halldór Laxness
*Station atomique*

Traduit de l'islandais par Jacqueline Joly
Éditeurs français réunis, 1948

---

## 23

# Éducation

Spirituellement, j'attendais beaucoup de la mort de mon père. J'ai tant lu sur l'importance de ce passage pour un fils. Je n'avais jamais connu le *week-end* de pêche en chaloupe, les échanges de balle dans le cour, la conversation sérieuse sur les filles et les choses de la vie, la leçon du premier rasage du menton, les cours de conduite… J'allais aussi passer à côté de son trépas. J'étais pourtant prêt et il me semble qu'une intimité aussi intense à son chevet aurait tout réparé.

Michael Delisle
*Le Feu de mon père*
Éditions du Boréal, 2014

---

## 24

# Cric, crac

Un moment passa, puis on entendit un bruit de roues, et une voiture avança sur la chaussée. C'était une voiture d'ambulance qui s'arrêta sur les lieux. Elle était attelée de deux jolis petits chevaux et timbrée des deux côtés d'une énorme croix rouge. Deux hommes à l'uniforme seyant descendirent du siège, et tandis que l'un passait derrière la voiture pour l'ouvrir et en tirer la civière, l'autre sauta d'un bond sur le chemin du cimetière, écarta les curieux, et, avec l'aide d'un homme du peuple, emporta monsieur Piepsam vers la voiture.

On le coucha sur la civière, et on l'enfourna comme un pain, sur quoi la porte claqua, et les deux hommes en uniforme remontèrent sur le siège. Tout se passa avec la plus grande précision en quelques manœuvres habiles, cric, crac, comme chez les chiens savants.

THOMAS MANN
*Le Chemin du cimetière*
Traduit de l'allemand par Félix Bertaux
1900

---

## 25

# La Neige

C'était la nuit, au lit, que je me rappelais sa présence. Et là, je souffrais ; j'aimais Elena et je sentais que cet amour appelait quelque chose. Je n'avais aucune idée de la nature de ce quelque chose. Je savais qu'il eût au moins fallu que la belle se souciât un peu de moi : c'était la première étape, indispensable. Mais je sentais qu'après il devrait y avoir un échange obscur et indéfinissable. Je me racontais des histoires – que d'aucuns qualifieraient de métaphores – pour approcher ce mystère : dans ces récits expérimentaux, la bien-aimée avait toujours horriblement froid. Le plus souvent, elle apparaissait couchée sur de la neige. Elle était très peu vêtue, voire nue, et elle pleurait de froid. La neige jouait un rôle considérable.

AMÉLIE NOTHOMB

*Le Sabotage amoureux*
Éditions Albin-Michel, 1993

26

# Évaluation

Il faisait froid et la pluie menaçait de tomber avec le soir. Sous un bec de gaz, j'aperçus un vieux marchand d'allumettes ; sa boîte, qu'il tenait devant lui, suspendue à son cou par une bretelle, l'empêchait de se bien envelopper dans un petit manteau en loques qu'il avait sur les épaules. De ses poings pressés contre son menton pendait une ficelle jusqu'à ses pieds. Je me penchai pour regarder et je découvris entre ses souliers déchirés un petit chien minuscule de quelques jours, qui tremblait de tout son corps et gémissait continuellement, en se rencognant. Pauvre bête ! Je demandai au vieux s'il la vendait. Il me répondit que oui et que même il ne me la vendrait pas cher, bien qu'elle valût beaucoup : oh ! elle deviendrait un très beau chien !

— Vingt-cinq lires...

La pauvre bête continua à trembler, sans nullement s'enorgueillir de cette estimation : elle savait à coup sûr que son maître avait estimé à ce prix, non pas ses futurs mérites, mais l'imbécillité qu'il avait cru lire sur ma figure.

Luigi Pirandello
*Feu Mathias Pascal (Il fu Mattia Pascal)*
Traduit de l'italien par Henry Bigot
1904

27

## Les Poils

Je me suis sauvé comme une guedin. Impossible de lui faire croire que j'avais un avion à prendre. J'ai couru dans les escaliers et puis dans la rue, pareil. Longtemps, des années, que ça ne m'était pas arrivé. Devoir être dans la rue avec les poils qui poussent partout et le corps qui se déménage et s'écarte. Devoir être chez moi au plus vite. Je regardais que par terre, pas voir si les gens m'observaient ou pas. Impossible d'avoir une contenance quand on se chope une tête de guenon. Comment mettre mon visage pour qu'on le voye le moins possible, je le collais entre mes mains, faisais la fille qui a un gros chagrin. J'avais mal aux épaules, tellement j'étais tendue. Rentrer chez moi, très vite. Fermer la porte sur le dehors pour, enfin, dégénérer en paix et surtout sans témoin pour dire.

Virginie Despentes
«Des poils sur moi», dans *Mordre au travers*
Éditions Librio, 1999

28

## La Défonce

Les Doppelbrau étaient des gens respectables, actifs, prospères, qui avaient pour idéal de bonheur une perpétuelle existence de cabaret. Ce qui dominait dans leur vie, c'étaient des bacchanales suburbaines d'alcool, de tabac, de pétrole et de baisers. Eux et leur bande travaillaient énergiquement toute la semaine et tout ce temps-là songeaient au samedi soir où, suivant leur expression, ils « s'enverraient une petite fête », et la dite fête se prolongeait, de plus en plus bruyante, jusqu'à l'aube du dimanche, pour se terminer en général par une course extrêmement rapide en automobile, vers un but indéterminé.

Sinclair Lewis
*Babbitt*
Traduit de l'américain par Maurice Rémon
1922

---

29

# Les Règles

Une fois, il se passa une chose singulière. Martha se découvrit de méchante humeur. Sigmund pensa dans ses arrière-rêves qu'elle avait ses règles ; il la respira de près, cherchant à deviner les odeurs. Elle se touchait les seins en grimaçant un peu. Il pensa qu'il fallait être tendre, et l'appela sa princesse, lui effleurant les lèvres du bout de l'index. Alors Martha ouvrit la bouche, eut un hoquet, courut aux cabinets, secouée de nausées. Il la suivit, inquiet, et crut voir sortir de la bouche bien-aimée, au milieu du flot de vomissements, un petit serpent, un crapaud.

Catherine Clément
« Fiançailles », dans *Bildoungue*
Christian Bourgois éditeur, 1978

30

## Image de soi

Le cri des bombes s'est calmé. Le brouillard s'installe. Londres reprend ses habitudes. Il est temps de retourner se promener dans la ville irréelle.

Sebastian Wigrum considère ses traits dans le miroir du vestibule. Un portrait ovale, qui le suit du regard, comme dans les histoires de fantômes. Certains jours, il sent qu'il devient son propre ancêtre. Qu'il s'est laissé loin derrière, et qu'il ne reconnaîtra plus jamais son vrai visage. Heureusement, le temps, qui a figé un lacis de rides autour de ses orbites et poudré d'un peu de rouge le bout de son nez, a épargné la couleur de ses yeux. Nos regards nous rappellent que nous conservons, quelque part au fond de nous-mêmes, une image véritable de ce que nous croyons être. Qui, vraiment, sait où ?

Daniel Canty
*Wigrum*
Éditions La Peuplade, 2011

31

## La Grandeur !

Le haut de la montagne ne prend vraiment forme divine que dans la brume de ton regard, que par l'aile de l'aigle doré passant sur tes cheveux. Et je t'aime parce que l'air de la mer et celui de la montagne, confondus ici dans leur pureté originelle, ne sont pas plus exempts de miasmes et plus enivrants que celui de ton âme où la plus grande rafale a passé, la confirmant solennellement et en toute rigueur dans sa disposition naturelle à tout résoudre, et, pour commencer, les menues difficultés de la vie, par l'effusion d'une générosité sans limite qui témoignerait à elle seule de ce que tu possèdes en propre : le sens absolu de la *grandeur.*

ANDRÉ BRETON
*Arcade 17*
1944

## 32

## Lieu imaginaire

La femme et les enfants du chirurgien étaient dans une caravane, pas loin de là. La caravane étaient arrivée la nuit d'avant, tirée par un *break* Rambler tout neuf. Il avait deux enfants, un garçon de deux ans et demi et l'autre, un bébé prématuré mais qui avait déjà presque repris son poids normal.

Le chirurgien m'a dit qu'ils venaient de camper sur le bord de la Big Lost River où il avait pris une truite de trente-cinq centimètres. Il faisait jeune, bien qu'il n'eût pas beaucoup de cheveux.

J'ai encore parlé un moment avec le chirurgien et puis je lui ai dit au revoir. Nous partions l'après-midi même pour le lac Josephus, à la limite du parc naturel de l'Idaho, et lui partait pour l'Amérique, qui n'est souvent qu'un lieu imaginaire.

RICHARD BRAUTIGAN

*La Pêche à la truite en Amérique*
Christian Bourgois éditeur, 1967

## 33

## Sommeil au mérite

Dans l'établissement, on me donna une petite situation. Je répondais au téléphone. Le docteur ayant un laboratoire d'analyse (il s'intéressait au sang), les gens entraient, buvaient une drogue ; étendus sur de petits lits, ils s'endormaient. L'un d'eux eut une ruse remarquable : après avoir absorbé le produit officiel, il prit un poison et glissa dans le coma. Le médecin appelait cela une vilenie. Il le ressuscita et « porta plainte » contre ce sommeil frauduleux. Encore ! Ce malade, il me semble, méritait mieux.

Maurice Blanchot
*La Folie du jour*
Éditions Fata Morgana, 1973

## 34

## Droit devant

Il est vrai qu'à mon départ de cette maison il faisait un temps radieux, mais je ne regardais jamais en arrière en partant. J'avais du lire quelque part, quand j'étais petit et lisais encore, qu'il valait mieux ne pas regarder en arrière en s'en allant. Et cependant il m'arrivait de le faire. Même sans cela il me semble que je dus voir quelque chose en m'en allant. Mais quoi ? Je me rappelle seulement mes pieds qui sortaient de mon ombre l'un après l'autre. Les chaussures avaient raidi et le soleil accusait les craquelures du cuir.

Samuel Beckett
« La Fin », dans *Nouvelles et textes pour rien*
Éditions de Minuit, 1958

---

35

## Sauvetage

— Marjorie ? Il y a deux jours qu'on ne l'a pas vue. Pourquoi ?

Je suis déjà loin. Je sors du campus. Je prends tour à tour Grosvenor Avenue, Cedar Street et Maple Road. Je suis complètement hors d'haleine, si je réussis à courir encore, c'est que je ne sens plus la terre sous mes pieds ni mes poumons dans ma poitrine. Voici Hillside Drive. 11, 15, 27, 51 ; heureusement que la numérotation avance vite, et saute d'une dizaine à l'autre. Voici le 115. La porte est ouverte, je monte l'escalier, j'entre dans la chambre plongée dans la pénombre. Marjorie est là, attachée sur un divan, bâillonnée. Je la détache. Elle vomit. Elle me regarde avec mépris. Elle me dit :

— Salaud.

Italo Calvino
*Si par une nuit d'hiver un voyageur*
Traduit de l'italien par Danièle Sallenave et François Wahl
Éditions du Seuil, 1981

## 36

# Hémisphère sud

Au matin, quand je m'éveillai, Maria Sabina me regardait d'un air las. Peut-être n'avait-elle pas dormi. Par un défaut d'un volet, un nœud du bois qui était tombé, un rayon de lumière assez fin pénétrait dans la chambre et faisait un halo flou sur le mur au-dessus du lit. On voyait dans ce halo, comme si la chambre était une grosse caméra photographique, l'image des indiens qui s'affairaient au-dehors, l'image inversée. De ce jour-là, le monde entier me parut marcher la tête en bas.

Michel Bradeau
*Pérou*
Éditions Gallimard, 1998

---

## 37

# L'Étranger

— Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?

— Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.

— Tes amis ?

— Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

— Ta patrie ?

— J'ignore sous quelle latitude elle est située.

— La beauté ?

— Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

— L'or ?

— Je le hais comme vous haïssez Dieu.

— Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?

— J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !

LECTURIEL 0811

Charles Baudelaire
*Le Spleen de Paris (Petits poèmes en prose)*
1869

### 38

## Garabato / Griffonnage

*Con un trozo de carbón*
Avec un morceau de charbon
*con mi gis roto y mi lápiz rojo*
avec ma craie cassée et mon crayon rouge
*dibujar tu nombre*
dessiner ton nom
*el nombre de tu boca*
le nom de ta bouche
*el signo de tus piernas*
le signe de tes jambes
*en la pared de nadie*
sur le mur de personne
*En la puerta prohibida*
Sur la porte interdite

*grabar el nombre de tu cuerpo*
graver le nom de ton corps
*hasta que la hoja de mi navaja sangre*
jusqu'à ce que la lame de mon couteau saigne
*y la piedra grite*
et la pierre crie
*y el muro respire como un pecho*
et le mur respire comme un sein

Octavio Paz
« Griffonnage », dans *D'un mot à l'autre*
Traduit de l'espagnol par Jean-Claude Masson
Éditions Mortiz, 1962 ; Éditions Gallimard, 1980

## 39

## Constat

Moelle crue, déborde sur la glaise. Mains à plat, coudes colonisés. À la terre, pliés. Bêtes de somme et de combats perdus. Enclos sans illusions. Corps cachot, chair barbelée. De corvées de nuit et d'éboulement. Notre véritable humilité, exhibée sur fond noir.

Monique Deland
« Pareils à ceux des bêtes », dans *Géologie des corps surpeuplés*
Éditions du Noroît, 2011

40

## Étouffement

La nuit précédente, j’avais rêvé du petit verrat. Il était étendu sur le dos, ses pattes battant désespérément l’air. On l’avait étranglé avec son collier de satin. Je m’approchais doucement de lui et tout à coup je comprenais que lui c’était moi. Je n’occupais plus ma place mais la sienne et mes bras, mes jambes battaient l’air, une sorte de lacet enserrait lentement ma gorge et c’était d’elle que s’échappaient des grognements étouffés.

Liliane Giraudon
*La Nuit*
Éditions P.O.L, 1986

41

## Faune

Parlant des animaux et ayant besoin de s’en différencier, Buffon pouvait-il faire autrement qu’écrire en manchettes de dentelle, comme le veut la légende ?

Un gardien de zoo, quant à lui, porte un uniforme qui le distingue non seulement de ceux qu’il garde mais de ceux qui regardent. Pour tous ceux-là qui, préposés ou visiteurs, se tiennent à proximité des animaux, n’être pas nu suffirait-il – seul élément discriminatoire – à leur éviter d’être parqués derrière des grilles ?

Michel Leiris
*À cor et à cri*

Éditions Gallimard, 1988

42

## Anticipation

Elle est assise autour de la table ronde avec sa mère et son frère et fixe un regard triste sur la place de son père qui reste vide. Toute la misère de ses dix ans l'étreint : Frieda est partie. Son père est parti. Elle hait sa mère et n'a pas de contact avec son frère. Après le dîner, elle se cache, assise par terre, dans un coin de la bibliothèque et regarde pour la centième fois les images du *Vingt mille lieues sous les mers,* de Jules Verne.

Unica Zürn
*Sombre printemps*
Traduit de l'allemand par Ruth Henry et Robert Valançay
Éditions Pierre-Belfond, 1971

43

## Vraiment !

Le stéréotype même répond d'abord aux schèmes normatifs de notre appréhension visuelle, tactile ou auditive, schématisation qui conditionne notre réceptivité première. Institutionnalisés selon des motifs sociaux toujours variables, ces chèmes *[sic]* en tant que stéréotypes serviront à prévenir leur moindre altération par quelque fait vécu d'une perception ou d'une réceptivité phantasmagorique, monstrueuse ou perverse.

Pierre Klossowski
« Du tableau en tant que simulacre », dans *La Ressemblance*
Éditions Ryôan-ji, 1984

## 44

## Bouche

tends le mot les mots prends-moi l'autre
langue à aiguiser tends mes bras ma bouche
prends mes mots ma tête l'intérieur gratte
le crâne la peau ouvre ma bouche enfonce
le centre le monde viens ici viens jusqu'à
terre allez deviens ma tête viens prends
la main les mots viens jusqu'à loin jusqu'à
ma langue prends-la viens deviens saute

Geneviève Blais
« Manège 1 », dans *Le Manège a lieu*
Éditions Poètes de Brousse, 2009

## 45

## Proximité

Tu te souviens de l'époque où tu dansais avec tes jambes, avec les deux. Tu disais alors : « Prenez-le par la hanche, accostez-le, serrez-le de près ; vous verrez comme il sent bon, comme il vit bien, vous verrez comme il est facile de mener la bonne vie et comment la contiguïté, le hasard peuvent être profitables, n'ayez pas peur, ne craignez rien... » C'était avant la grande paralysie des plâtres, avant la « grande catastrophe » habituelle.

Marcel Labine
« Prenez-le par la hanche », dans *Papiers d'épidémie*
Éditions Les Herbes rouges, 1987

## 46

## Coup de théâtre

Jenny court sur la pelouse, et sa toilette du matin virevolte. Elle est bien la seule jeune fille de Trèves, à dix-sept ans, qui porte des bas de soie jaune d'or brodés de roses rouges ! Bien sûr, elle devrait les porter l'après-midi avec une de ces robes que son père lui fait faire à Paris et qu'il veut toujours « à la grecque ». Il récitait Homère par cœur et à tue-tête, s'il vous plaît ! et se détendait en jouant les pièces de Shakespeare en anglais à ses enfants. À lui seul il faisait tous les personnages, et enchantait Jenny et le fils de leurs voisins, le jeune Karl Marx.

Françoise Xenakis
« Baronne Jenny von Westphalen »,
dans *Zut, on a encore oublié madame Freud...*
Éditions Jean-Claude-Lattès, 1985

## Chaude-pisse

Mais je remarquais que chaque fois qu'il urinait il se cramponnait à un tuyau de chauffage, un montant de porte ou un appui de fenêtre, et qu'il faisait des efforts désespérés, les yeux remplis de larmes et le visage torturé, comme s'il eût essayé d'arracher l'hôtel de ses fondations. Je riais pour cacher mon dégoût.

Richard Wright
*Black Boy*
Traduit de l'américain par M. Duhamel et A. R. Picard
Éditions Gallimard, 1947

## 48

## Élévation

Alors, serait-ce donc que j'appartiens aux cieux ?
Pourquoi, sinon, faudrait-il que les cieux
Me fixent obstinément de leur regard d'azur,
M'attirant sans répit, et mon esprit, plus haut
Toujours plus haut, m'absorbant dans le ciel,
Sans cesse m'entraînant tout là-haut
Vers de lointains sommets, loin au-dessus des hommes ?
Pourquoi, quand ont été strictement calculés
L'équilibre et le vol au mieux de la raison,
Pour bannir l'élément échappant à la norme,
Pourquoi, même en ce cas, l'élan vers les sommets
Doit-il paraître, en soi, côtoyer la folie ?

Yukio Mishima
« Icare », dans *Le Soleil et l'Acier*
Traduit de l'anglais par Tanguy Kenec'hdu

Éditions Gallimard, 1973

49

## Tout en couleurs

Non, je n'ai rien oublié. Une musique surgit et submerge le silence, une lumière fait vibrer les pierres et basculer le ciel. Dans ce frémissement de clarté liquide où tremble le temps, Esther, la bouche ouverte, vêtue d'une chemisette de soie rose trop pâle sur sa peau trop blanche, tourne entre ses doigts les perles trop grosses d'un collier noir et regarde fixement le petit œil noir d'une violette blanche semblable à une petite étoile de mer. Auprès des tombes étrusques, un creux rose de cyclamens, un coin sombre plein de moustiques et de muguets, une tendresse perdue qui revient…

Jean-Noël Vuarnet
« Arc-en-ciel », dans *Personnage anglais dans une île*
Éditions du Sorbier, 1985

49

## Le Champ

Quant à la position des parois, des jonctions fictives ou réelles, des angles probables, elle se perd considérablement depuis que nous la considérons de telle sorte que nous n'en soyons pas irrémédiablement affectés. C'est ce que nous appelons la règle du confort obligatoire ou le phénomène du moindre inconfort.

*À ce sujet, le champ n'est pas libre.*

Paul Paré
*Le Champ est libre*
éditions nbj, 1991

50

## Épuisement

J'ai acheté un bouquet de roses, que je lui ai offertes. Blanche m'a embrassé. Au moment même, un choc violent s'est produit tout près de nous. Un corps désarticulé est tombé sur la chaussée. Une auto flambait. Nos deux pâleurs se sont confondus dans la nuit. Désespérés, nous avons couru vers un havre mou, blanc et par surcroît crissant, le lit. Soudain, Blanche m'a demandé comment se passaient mes journées. « Par exemple, aujourd'hui », disait-elle. Je lui ai répondu que j'avais beaucoup dansé, que j'étais comme MORT.

Marcel Moreau
*Julie ou la dissolution*
Christian Bourgois éditeur, 1971

51

## Docteur

Dans une clinique sinistre de la rue des Enclumes-emplumées, tout près de la boutique de la Brebis-bleue, Jérôme Forgue exerce son métier de chirurgien. Il est le docteur de la pègre, celui qui soigne les truands victimes d'un accident de travail. Il fabrique des cicatrices à ceux qui veulent changer de visage. À trois heures moins le quart de l'après-midi, le cigare à la bouche, il extrait une balle du bras d'un voleur à la tire. Il utilise une tenaille et des bistouris rouillés. Sale, mystérieux et grognon, il insulte son patient.

GILBERT LASCAULT
*420 minutes dans la cité des ombres*
Éditions Ramsay, 1987

## 52

## Attachement

Derrière la porte de ta chambre, dans la pénombre et les lueurs dansantes des chandelles, tu étais cette fois allongé à plat sur le dos, nu sous les harnais lacés en larges bandes sur ta poitrine, les bras en croix, des sangles passées à tes chevilles et tes poignets, entre tes doigts, et reliées aux pieds du lit solidement.

ANNE-ROSE GORROZ
*L'Homme ligoté*
Éditions du Boréal, 2007

## La Comédie parlementaire

L'ouverture du Parlement s'est faite avec le fla-fla ordinaire, que l'homme du protocole, navré lui aussi par la mort de la reine, avait assombri juste assez pour empêcher les grandes dames de distraire la députation par un trop luxurieux étalage de leurs charmes. Ces dames, à l'exception de deux ou trois qui avaient arboré les couleurs de l'Union Jack, s'étaient jusqu'au menton vêtues de noir, d'abord parce que le noir est aussi élégant que simple, ensuite parce que c'est la mode par le temps qui court. Cette parure sombre mettait si bien en relief le rose de leurs joues et l'incarnat de leurs lèvres, qu'on s'est demandé, en les voyant, pourquoi d'ordinaire, aux cérémonies de ce genre, elles s'efforcent d'attirer les yeux du sexe mâle plutôt sur leurs seins que sur leur visage.

LECTURIEL 0811

Olivar Asselin
« La comédie parlementaire », dans *Pensée française*
1937

54

## L'Amour

La lecture de ces quelques lignes l'avait rompu, émietté. Il éprouva le malaise physique d'un homme qui n'a pas mangé depuis deux jours : tête vide, articulations douloureuses, fébrilité. Il eut un tison au creux de l'estomac, un battement de cœur insupportable et la boule hystérique dans l'œsophage.

LECTURIEL 0319

Léon Bloy
*Florimond Duputois*
1893

## 55

## Robes noires

Petit peuple issu d'une colonie janséniste, isolé, vaincu, sans défense contre l'invasion de toutes les congrégations de France et de Navarre, en mal de perpétuer en ces lieux bénis de la peur (c'est-le-commencement-de-la-sagesse!) le prestige et les bénéfices du catholicisme malmené en Europe. Héritières de l'autorité papale, mécanique, sans réplique, grands maîtres des méthodes obscurantistes, nos maisons d'enseignement ont dès lors les moyens d'organiser en monopole le règne de la mémoire exploiteuse, de la raison immobile, de l'intention néfaste.

LECTURIEL 0567

Paul-Émile Borduas
*Refus global*
1948

## 56

## C'est la fin

Maintenant on voit un désert sans horizon. Plantés dans le centre, enlisés dans le sable jusqu'à la poitrine, on voit le personnage et la jeune fille, aveugles, les vêtements déchirés, dévorés par les rayons du soleil et par un essaim d'insectes.

LECTURIEL 0656

Luis Buñuel
*Un chien andalou*
1948

## 57

## Manger

C'eût été parfait si j'avais fait bon ménage avec mon corps. Mais nous formions, lui et moi, un drôle de couple. Dans la misère, l'enfant ne s'interroge pas : éprouvée corporellement par les besoins et les maladies, son injustifiable condition justifie son existence, c'est la faim, c'est le danger de mort perpétuel qui fondent son droit de vivre : il vit pour ne pas mourir.

Jean-Paul Sartre
*Les Mots*
Éditions Gallimard, 1964

## 58

## Go

Il allait dare-dare. Il se dépêchait. Il n'avait plus le temps de se souvenir. Il gagnait d'un souffle le record du retour. Il entrait dans la chambre vide et se jetait sur le lit. Dare-dare. Pour le dodo. Tout de go.

Jacques Sojcher
« Itinerrer », dans *La Mise en quarantaine*
Éditions Fata Morgana, 1978

## 59

## Cherche repos

Ma température anormalement haute, nuits et jours étaient devenus un enfer, et cela depuis quelques jours. Ce matin Haritsu et Sokotsu se rendirent à mon chevet et me firent présent d'un pot de pivoines. Sur l'étiquette l'espèce était inscrite : « Givre ». Les fleurs étaient larges, d'un léger vermillon. À la tombée de la nuit, mon disciple Kyoshi vint. Il m'apportait une nourriture exotique. Je pris mes médicaments à deux reprises durant le jour et la nuit, mais comme j'étais en nage je ne pus que difficilement trouver le sommeil.

Masaoka Shiki
*Notes sur les pivoines*
Traduit du japonais par Philippe Denis
Éditions Brandes et Thierry Bouchard, 1981

## 60

## Torture

3 août 1917 — Une fois encore, je jetai un cri dans

le monde, à plein poumons. Puis on m'enfonça un bâillon dans la bouche, on me ligota les mains et les pieds et l'on me mit un bandeau sur les yeux. On me fit rouler plusieurs fois en tous sens, on me dressa sur mon séant, puis on me coucha de nouveau par terre, et ceci également plusieurs fois ; enfin on m'étira les jambes par saccades si violentes que je me cabrai de douleur et on me laissa tranquille un instant ; mais ensuite, on m'enfonça je ne sais quel objet pointu dans la chair, çà et là, par surprise, selon l'inspiration du moment.

FRANZ KAFKA
*Journal*
Traduit de l'allemand par Marthe Robert
Bernard Grasset éditeur, 1954

---

### 61

## Pensée municipale

Les notables de la petite ville industrielle de Contrecœur, près de Montréal, ont baptisé la patinoire locale du nom de Steve-Mandeville, « le lendemain même du jour où son assassin était condamné à vingt-cinq ans de prison ». Steve Mandeville, victime d'une agression sexuelle, « a vu son nom inscrit pour toujours dans l'histoire de Contrecœur ». Ainsi, chaque fois que les enfants de Contrecœur passeront la porte de l'aréna, pourront-ils penser aux dangers que représentent les pédérastes, les instructeurs de hockey et la sexualité en général.

JACQUES GODBOUT

« Nos héros sont bien fatigués », dans *L'Écran du bonheur*
Boréal, 1990

## 62

## Vision d'enfer

Ô splendides et pareils aux démons, héros du ministère infernal, vous, Alexis le rouge, Lucon le noir, et les autres, humains redoutables, aux fronts cornus, aux bras multiples et longs, et arborés jusqu'à l'éther, prodigieux vanneurs d'étincelles que le vent éparpille au fond de la nuit ! tandis que je vous regarde, et vos gestes, et les monstres que vous avez vaincus, et vos ombres géantes, et les boucliers d'or que vous agitez dans les ténèbres, je crois revivre les temps héroïques de la démesure et revoir en vous ceux que les anciens ont chantés...

Félix-Antoine Savard
« L'Abatis », dans *L'Abatis*
1943

## 63

## Désir d'atelier

Pendant ce temps-là, Jean travaillait aux côtés de Debora. Au dehors, ils ne se disaient mot, ils réparaient en silence, ils ne se touchaient pas, ou très rarement, par mégarde, se penchant au-dessus de l'établi, se croisant parfois les mains. Bientôt, ils craignirent de se frôler ; une fièvre s'emparait d'eux lorsque nécessairement leurs épaules se rapprochaient. Mais lorsque Jean se blessa au doigt, Debora suça la plaie. Peu de temps après, Jean caressa les cheveux de la jeune fille, et s'appuya à son épaule, un genoux contre sa jambe.

Eugène Savitzkaya
*La Traversée de l'Afrique*
Éditions de Minuit, 1979

64

# À l'hôtel

Le propriétaire m'a remis la clé de la chambre. Nous nous sommes donné, rapidement, des nouvelles l'un de l'autre. Dans l'ascenseur qui me conduisait au sixième étage, il y avait un couple qui parlait français : des Belges, si j'ai bien reconnu leur accent. Je suis sorti de la cabine comme on sort de la réalité, pour peu que l'on se rappelle ce que c'est que la réalité.

Michel Gay
*Ce sera tout*
VLB éditeur, 2018

65

## La Réalité

rien qu'écrire dispensée de la réalité « ce n'est pas vraiment » ça ce n'est qu'un aspect de la voix une rumeur sur l'échine écrire gémir un frisson à l'horizon une petite langue s'étire et s'enroule au fond du cerveau ce calme à même ce qu'elle pense y trouve à s'offrir l'image au ralenti sur le qui-vive au meilleur moment

Nicole Brossard
*À tout regard*
éditions nbj, 1989

66

## Décoration

C'est plus facile de commencer le chapitre avec une lettrine. On fait la première lettre tarabiscotée, autour on tortille des lignes de toutes les couleurs ça ressemble de loin à de l'enluminure et on est content comme ça.

Monique Wittig
*L'Opoponax*
Éditions de Minuit, 1964

67

## Le Pétrin

Bukowski porte des maillots de corps marron. Bukowski a peur en avion. Bukowski déteste le père Noël. Bukowski s'amuse à sculpter des gommes. Une goutte de pluie tombe. Bukowski pleure. Et quand Bukowski pleure, il se met à pleuvoir. Ô source des fontaines, ô bourses, ô fontaines des bourses, ô Homme, avec ta laideur comme un étron frais écrasé sous la semelle, ô police toute-puissante, ô armes toutes-puissantes, ô tyrans tout-puissants, ô cinglés universels tout-puissants, ô l'infini solitude de la pieuvre, ô le tic-tac de la pendule qui nous fait peur à tous, ô les pauvres cloches tombées dans la poussière au milieu de toute la richesse de l'Amérique, ô enfants qui deviendrez laids, ô laids qui deviendrez très laids, ô la tristesse et les sabres et les murailles qu'on cimente – plus de père Noël, ni de Chat botté, ni de Baguette magique, ni de Cendrillon, ni de Bons Génies ; des dingues, rien que des dingues, partout la merde, les coups de fouets et le nettoyage de la merde ; partout des médecins sans malades, des nuages sans pluies, des jours sans lumière, ô Dieu tout-puissant, toi qui nous a mis dans ce pétrin.

Charles Bukowski
« J'ai descendu un type à Reno »,
dans *Contes de la folie ordinaire*
Traduit de l'américain par J.-F. Bizot et L. Mercadet
Éditions Grasset et Fasquelle, 1981

Depuis l’époque où il avait vécu, presque une année durant, avec l’idée que la langue désormais lui manquait, chaque phrase était devenue pour l’écrivain un événement, pourvu qu’il y sentît le sursaut d’une suite possible. Chaque mot, non pas prononcé mais qui, devenu écriture, en donnait un autre, le faisait respirer largement et le reliait au monde avec une force nouvelle ; le jour ne commençait pour lui que dans le bonheur d’une notation réussie et, pensait-il, rien ne pouvait plus alors lui arriver jusqu’au lendemain matin.

Peter Handke
*Après-midi d’un écrivain*
Traduit de l’allemand par Georges-Arthur Goldschmidt
Éditions Gallimard, 1988

## 69

# Petit nain

Dans un beau quartier, un petit homme tout rond, très fréquenté, un gros nain, plein de riches, titutombant, assemblés, roule sans parvenir à se relever, écrasé par les regards vides des passants amusés. Non, monsieur, il a bu pour grandir d’un coup. Les hirondelles qui, toutes ensemble, font le printemps, arrivaient de partout ; le nain superbe renversait tout.

Soudain, à un signe de paupière fatiguée, tut le monde sentit la révolte gronder. Le petit nain se dissolvait dans le bitume de la chaussée. Une femme s’est évanouie, il fallut la transporter. Le petit nain révolté, révulsé, ne cessait de se liquéfier. La sueur de la foule et le sang du petit nain au sein de la ville…

JEAN PAUL DUMONT
*Hasard coagulé*
Christian Bourgois éditeur, 1970

### 70

## Exercice du pouvoir

C'est alors que ma sœur s'est levée. Elle a contourné la table, elle a tendu la main au directeur en souriant chaudement. Le dos du directeur a paru aussitôt se courber sous le poids d'une honte inexpiable. Ma sœur lui a serré la main. La main du directeur est restée en suspens quelques instants. Le directeur ne regardait plus que cette main qui lui était devenue étrangère. Lentement, il a rebroussé chemin vers l'hôtel, tiré par sa propre main. Voilà comment ma sœur exploite une de ses idées sur le pouvoir, voilà comment elle en fait la preuve pratique.

SUZANNE JACOB
*Plages du Maine*
éditions nbj, 1989

### 71

## Merde

Mais revenons à l'odeur du beurre rance… Il y a de bons souvenirs aussi. Quand je pense à ce beurre rance, je me vois debout dans la petite cour de l'Ancien Monde, une cour aux odeurs pénétrantes, une cour lugubre. À travers les fentes des persiennes, d'étranges figures m'épient... des vieilles femmes en châles, des nains, des maquereaux à la face de rat, des juifs voûtés, des midinettes, des idiots barbus. Ils sortent d'un pas chancelant dans la cour pour tirer de l'eau ou pour rincer les seaux de toilette. Un jour, Eugène m'a demandé si je voulais aller lui vider son seau. Je l'ai porté dans le coin de la cour. Il y avait un trou dans la terre, et du papier sale autour du trou. Le petit orifice était tout gluant d'excréments, que l'on appelle en français « merde ».

Henry Miller
*Tropique du Cancer*
Traduit de l'américain par Paul Rivert
Éditions Denoël, 1945

## 72

## Sensations

Je voyais bien que j'étais de plus en plus seule. Que je travaillais pour ça. Au début, je cherchais encore à attirer l'attention des gens, ne serais-ce que pour les choquer, les secouer un peu, m'en amuser. Ensuite je me suis contentée de les regarder, à la manière d'un entomologiste. Et puis, ça ne m'a même plus intéressée. Tous pareils. Du moins ce qu'on peut en connaître. Ma survie, c'était de m'explorer moi-même, à travers mes sensations. Sortir de moi-même par la sensation.

Et ma peur, c'était de n'avoir même plus, un jour, ce désir-là.

Alina Reyes
*L'Exclue*
Éditions Mille et une nuits, 2000

## 73

## Après les fleurs

Mais le taoïste insista de plus belle au lieu de s'en aller, et Jia Sidao dut se résigner à lui faire donner à manger près de la porte. Une fois que l'homme eut terminé, il reposa son écuelle sur la table et s'en fut. Comme tous les autres, unissant leurs forces, avaient essayé de soulever l'écuelle sans parvenir à la bouger, ils s'en ouvrirent à Jia Sidao, qui vint en personne et la souleva, découvrant en dessous un distique qui disait :

*Si s'offre belle retraite, prenez-là sur l'heure,*
*Car à Zhangzhou viendront les fruits, après les fleurs !*

AUTEUR ANONYME (XIV$^{e}$ siècle)
*Le Pavillon des parfums-réunis*
Traduit du chinois par Jacques Dars
Éditions Gallimard, 1986

## 74

## Passion seule

Je ne comprenais pas que des gens cherchent dans le guide la date, l'explication de chaque tableau, toutes choses sans relation avec leur propre vie. L'usage que je faisais des œuvres d'art était seulement passionnel. Je retournais dans l'église de la Badia parce que c'était là que Dante avait rencontré Béatrice. Les fresques à demi effacées de Santa Croce me bouleversaient en raison de mon histoire qui deviendrait un jour comme elles, des lambeaux décolorés dans sa mémoire et dans la mienne.

ANNIE ERNAUX
*Passion simple*
Éditions Gallimard, 1991

## 75

## Le Bel Âge

*Il fait froid ici à l'ombre,* dit l'homme à la femme qu'il ne connaît pas. La pluie, l'hiver, tout arrivera bientôt, alors mieux vaut parler, la vie est si, *oh passez devant moi, je vous en prie.* Il est malade, il ne gagne pas, il a perdu la voiture, il perdra la maison et sa sœur, *heureusement que ma sœur.* Elle l'écoute, ils sont maintenant dans l'autobus, il fait plus chaud, *oh ils en profitent parce que vous êtes doux,* elle le dit avec conviction, et lui se laisse aller un peu plus sur le siège, sur sa canne, il n'est pas vieux encore et ses cheveux sont bien attachés. Elle hoche la tête, l'autobus descend la pente ; *c'est déjà ici ?* L'homme prend son élan, il est debout, la femme lui souhaite *bonne chance* et lui, elle insiste *faites bien attention à vous*, il attend qu'elle soit loin avant de traverser la rue.

JOHANNE JARRY
*Le Storie*
Éditions Les Petits Carnets, 2011

## 76

## Omnia vanitas

Le cirque est, si l'on peut dire, la seule raison de vivre des morts, c'est là seulement qu'il s'amusent et même, pour certains numéros, retrouvent leur aspect de vivants. La douleur physique est inconnue, les âmes ne ressentent qu'une certaine fatigue et, si on les oublie, une sensation de vide pénible. Par contre, leur amour-propre est toujours à vif, et ils ne renoncent jamais aux vanités qui les ont occupés pendant leur vie. À peine sont-ils mis en terre qu'ils s'habituent à cette nouvelle existence, surtout au Père-Lachaise où tout le monde se connaît...

PHILIPPE JULLIAN
*Le Cirque du Père-Lachaise*
Fasquelle éditeur, 1957

## 77

## Itinéraire

L'aérodrome était situé dans un endroit incertain, relié à l'agglomération principale par un autocar bleu très propre qui restait constamment dans son emploi et sa fonction d'autocar. Il ne s'arrêtait pas entre la ville et l'aérodrome, traversant à la vitesse maxima des banlieues honteuses et revendicatrices, très pourvues en écoles maternelles, en gouttes de lait, en dispensaires, en centres de ravitaillement et de dépistage, en gares de banlieue, en pavillons de banlieue et en arbres de banlieue, le tout agrémenté de passages à niveaux et d'anciens passages à niveaux transformés en passages souterrains.

François Sonkin
*Admirable*
Éditions Denoël, 1965

### 78

## Distance

dans une pièce
pour ne rien résumer
tout déposer et partout
où la langue ne va pas
me souvenir et son très grand plaisir
accroît son ombre
à l'instant relevé
quelques mètres suffisent

Carole Forget
*langue de départ*
Éditions Triptyque, 2018

### 79

## Fragment de sens

Tout fragment renvoie à une *fracture* qui est comme son acte de naissance, tout débris à une brisure, toute parcelle à une partition et toute étincelle à une explosion. Ainsi le fragment se trouve-t-il porteur de significations surimposées qui n'en rendent pas la lecture facile, et parmi lesquelles la signification originelle, pour être la plus évidente, celle que l'esprit va d'abord interroger, n'est pas forcément celle qui peut dire le plus.

Pierre Pachet
*Du bon usage des fragments grecs*
Éditions Le Nouveau Commerce, 1976

---

## 80

# La Dure Réalité

Les carnets de l'essai … pour ne pas dire du progrès … si j'osais le dire … ma destinée c'est d'y mourir … tu aurais le rôle d'y rester … pour ne pas dire de t'y tromper … compte tenu de son enveloppe … de ta ressource … de la Mère … de toute la liberté … c'est le grand doute … et ce qui est de l'autre moitié … de toute l'Exaltée … c'est question de croûte ! (La sociologie de l'art est une soupape vive et précise. Pour la première fois on donne à l'artiste une société : un jeu pour s'y percevoir ; une annulation de sa pensée. Et que sais-je encore, peut-être bien une mort.)

Christine Daffe
*Le Contenant*
S.D.É., 1984

## 81

# Mort d'un poulet

vieille qui saignait les poulets en la leur coupant avec les mêmes ciseaux rouillés dont elle se servait pour vider les poissons fendant leur ventre blême crissant comme du satin ils agonisaient longuement avec des sursauts des spasmes des moments d'accalmie pendant lesquels le sang tombait goutte à goutte dans le bol puis de soudains soubresauts de furieux battements d'ailes fouettant l'air où volaient des plumes cuivrées

Claude Simon
*La Chevelure de Bérénice*
Éditions de Minuit, 1983

## 82

# Absence d'Électre

Le juge Gabriel, magistrat du parquet, accusateur public, venait chez Électre à intervalles irréguliers, l'été de préférence. Il ne détestait pas non plus circuler les jours de pluie, par le gros de l'hiver. Muet en apparence, le juge Gabriel montait les marches du long escalier des maîtres pour arriver à l'étage des bonnes. Électre était absente. Gabriel entrait dans sa chambre. Il s'asseyait – à moins qu'il ne se mit à la lucarne pour considérer le ciel. L'odeur du parfum d'Électre était pénétrante. Elle le pénétrait. Le juge Gabriel sortait de la chambre une heure ou deux plus tard – à l'heure de l'audience, sinon à celle de rentrer à la maison, après la journée.

André Dalmas
*Le Musée de la parole*
Éditions Le Nouveau Commerce, 1976

### 83

## Divagation

Plancher, lustre, obnubilation des tissus et liquéfaction des miroirs, en l'ordre réel, jusqu'aux bonds excessifs de notre forme gazée autour d'un arrêt, sur pied, de la virile stature, un Lieu se présente, scène, majoration devant tous du spectacle de Soi ; là, en raison des intermédiaires de la lumière, de la chair et des rires le sacrifice qu'y fait, relativement à sa personnalité, l'inspirateur, aboutit complet ou c'est, dans une résurrection étrangère, fini de celui-ci : de qui le verbe répercuté et vain désormais s'exhale par la chimère orchestrale.

Stéphane Mallarmé
« Quant au livre », dans *Divagations*
1897

### 84

## Malentendu

Quelque chose de sauvage éclate alors dans le regard détourné de Louise qui surenchérit en sifflant les mots : « Vous en avez fait votre esclave, vous le tourmentez ! »

Léonard — Mais lui, à sa façon, n'est-il pas aussi mon bourreau ?

Louise — Avec cette différence que c'est vous qui, sachant qu'il ne ferait pas un pas vers vous, prenez l'initiative de venir quotidiennement le relancer jusqu'ici !

Léonard — Ainsi donc, voilà ce que vous me reprochez ! J'abuse de votre hospitalité !

Louise — Vous le reprocher ? Mais je vous en félicite ! Quelle admirable ténacité ! [...] »

Louis-René des Forêts
« Dans un miroir », dans *La Chambre des enfants*
Éditions Gallimard, 1960

## 85

## Contentement

Il est surpris de voir qu'il lui suffit d'une heure et demie par semaine en compagnie d'une femme pour être heureux, lui qui croyait qu'il lui fallait une épouse, un foyer, le mariage. Ses besoins s'avèrent assez modestes, tout compte fait, modestes et éphémères, comme les besoins d'un papillon. Nulle émotion, si ce n'est l'émotion la plus profonde, la plus insoupçonnée : une basse continue exprimant le contentement, comme le bourdonnement sourd de la circulation qui berce le citadin, ou le silence de la nuit pour les paysans.

John Maxwell Coetzee

*Disgrâce*
Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Catherine Lauga du Plessis
Éditions du Seuil, 2001

### 86

## Humanités

— C'est une heureuse coïncidence que… que l'intérêt de notre grande industrie textile s'identifie avec… avec la thèse du Ministère public. Thèse tout à fait humanitaire, n'est-ce pas ? Tout à fait. Et même si… même si votre impartialité vous empêchait d'y adhérer pleinement… il est hautement souhaitable, n'est-il pas vrai, de quelque point de vue qu'on se place, que les tropis soient décidément tenus pour des êtres humains ?

Sir Arthur fit attendre longuement sa réponse.

— Ce pourrait l'être, dit-il enfin.

Vercors
*Les Animaux dénaturés*
Éditions Albin-Michel, 1952

### 87

## Incendie

Il est par ailleurs intéressant de noter que c'est un homme qui, passant dans cette rue de Montréal et voyant la femme, fut frappé au point de perdre un certain sens commun du réel. Car c'est aussi le fils de la femme qui ne pouvait souffrir de regarder la maison éprise de flammes.

France Daigle
*Histoire de la maison qui brûle*
Éditions d'Acadie, 1985

## 88

## Inspiration

Madame Pignon commença à se déshabiller avec lenteur, dénudant d'abord ses fesses rondes et lourdes qui le firent bander pour la première fois depuis deux ans. Il se souvint de son épouse, une maigrichonne. Madame Pignon ôta son corsage, ses vieux seins tombèrent jusque sur son ventre. L'écrivain sortit son zob de sa braguette et se branla. Le thé était en train de bouillir : rajustant son porte-jarretelles, madame Pignon se précipita. L'écrivain avait joui. Il remit son zob dans sa braguette et oublia de la refermer. Pendant que madame Pignon versait le thé, il se glissa dans le couloir et rentra furtivement chez lui. Il chercha nerveusement sa plume d'oie : il tenait une idée pour sa prochaine nouvelle...

Copi
« L'Écrivain », dans *Une langouste pour deux*

Christian Bourgois éditeur, 1978

89

## Tangage

À terre – oiseaux palmés – ils sont gauches et veules.
Ils sont mal culottés comme leurs brûle-gueules.
Quand le roulis leur manque… ils se sentent rouler :
– À terre, on a beau boire, on ne peut désoûler !

LECTURIEL 0852

TRISTAN CORBIÈRES
« Matelots », dans *Les Amours jaunes*
1873

90

## Appel

j'ignore où j'en suis avec mes fiches
de mes circuits intégrés
(viendra-t-on me réparer à domicile
cerveau carton-pâte
un mot biffé
par-ci par-là
quelque part sur les brisants
maritime mer
gare ferroviaire
cri du coq au zoo
la bouche étire un bâillement
les corneilles approchent en rugissant

la plume Parker de mes dix-sept ans
n'a plus beaucoup d'encre
et tu n'as pas téléphoné)

MICHEL BEAULIEU
*Zoo d'espèces*
Éditions Le Mouton noir, 1979

## 91

## Le Souhait d'Édouard

Lorsque Édouard retomba mort, un vide se fit en elle, un long frisson la parcourut, qui l'éleva comme un ange. Ses seins se dressaient dans une église de rêve où le sentiment de l'irrémédiable l'épuisait. Debout, auprès du mort, absente, au-dessus d'elle-même, en extase lente, atterrée. Elle se sut désespérée mais elle se jouait de son désespoir. Édouard en mourant l'avait suppliée de se mettre nue.

Elle n'avait pas pu le faire à temps ! Elle était là, échevelée : seule sa poitrine avait jailli de la robe arrachée.

GEORGES BATAILLE
*Le Mort*
Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1967

## 92

## Scène violente

L'écrivain à nouveau brandit le poing et frappa ! Le coup porté, l'écrivain tomba de la chaise, haute, si haute que le plancher se dérobait à l'infini sous sa chute. Près de l'impact, le destin fondit sur l'être et l'extirpa de l'Étreinte. Sous l'imminence du choc, le corps du texte se scinda du corps physique. Quelque part, sans que la femme n'y soit encore, l'écrivain heurta le sol et perfora l'écran. Alors s'étala sous ses yeux et à perte de vue le désert de l'écriture.

Carole Massé
*Hommes*
Éditions Les Herbes rouges, 1987

## 93

# Divin marquis

La dernière fois que je suis parti à l'hôpital, je venais d'être grand-père, je me suis évanoui à la maternité et je me suis réveillé à Sainte-Anne. Chambre d'Althusser, philosophe célèbre pour avoir étranglé sa femme. « Tu vois, c'est sur ce lit que dormait Althusser ! » ai-je dis à Élisabeth tout en mettant mes mains autour de son cou. « Halte-tu-serres » (ce n'est pas de moi), je trouvais ça drôle, elle pas du tout. Comme toujours je la sadisais.

Gérard Garouste et Judith Perrignon
*L'Intranquille, autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou*
Éditions L'Iconoclaste, 2009

## 94

## Non lieu du je

Il s'en tenait à une observation que Max Frisch avait publiée onze ans auparavant : le temps n'était plus aux histoires à la première personne. Lui aussi, il s'était un jour efforcé de ne montrer que des individus dans leurs relations avec plusieurs autres, dans l'arrangement de la société, et il avait évité les histoires qui lui semblaient cristallisées sur une seule personne, ou sur deux, des histoires oisives, irresponsables, sans consistance. Et pourtant, c'était l'antithèse : la vie humaine s'accomplissait dans le Moi individuel, ou s'y perdait. Nulle part ailleurs.

En conséquence, dans la catégorie des vies manquées, la sienne figurait au chapitre « accident ».

Uwe Johnson
*L'Accidenté*
Traduit de l'allemand par Nicole Casanova
Éditions Actes Sud, 1989

### 95

## Fuite en avant

— Racontez !

— Eh bien, un soir, près Unter den Linden, j'allai aux vespasiennes et découvris, à côté de moi, un homme, tête nue, la mine indécise et singulière ; il avait une bosse sur la nuque, et se mit à chanter comme les Tyroliens, à mon grand étonnement. L'impression étouffante de cet individu et de son aspect lugubre me fit, inconsciemment, un tel effet que, pour me libérer de mon obsession, je prolongeai ma promenade hors de la ville, et finalement je me retrouvai à la campagne. Fatigué, affamé, j'entrai dans une auberge et commandai un saucisson et un verre de bière au comptoir.

« Un saucisson et un verre de bière », répète quelqu'un à côté de moi ; je me retourne et reconnais l'homme à la bosse.

Abasourdi, je m'esquive sans attendre la commande, incapable de m'expliquer pourquoi.

Auguste Strindberg
*Légendes*
1898

## 96

## Attente

le mur blanc, blanc et nu. cette chambre anonyme la ramène à son petit théâtre, un après-midi presque immobile, dans la répétition des gestes attentifs qu'elle sait dans le moindre détail. l'amour, dit-elle à mi-voix, pour elle seule, l'amour. elle voit une main sur son épaule découverte, lente et précise, image nette se découpant sur les draps froissés. elle est seule dans l'attente, l'œil à la fenêtre à chercher une silhouette au détour du boulevard, le martèlement singulier d'un pas sur le trottoir. elle attend. elle porte des dessous blancs, en soie, presque pudiques.

Louise Dupré
« Tourist Room », dans *Chambres*
Éditions du remue-ménage, 1986

97

# Note de lumière

Dans l'atmosphère d'une des dernières soirées de mars, leur vol était net, leurs formes sombres, frémissantes, dardées, passaient, nettes, sur le ciel comme sur quelque voile d'un bleu vaporeux et ténu, suspendu mollement.

Il épia leur fuite : un ciseau après l'autre ; un éclair sombre, un virage, un frisson d'ailes. Il essaya de les compter avant que tous ces corps dardés et frémissants eussent disparu : six, dix, onze… Il se demandait si leur nombre était pair ou impair. Douze, treize, – car deux autres descendaient en spirale du fond du ciel. Ils volaient tantôt plus haut, tantôt plus bas, mais toujours tout en rond, en lignes unies et courbes, toujours de gauche à droite, tournant autour de quelque temple aérien. Il écouta leur voix : c'était comme un cri de souris derrière une boiserie, une note double, aiguë. Mais ces notes étaient prolongées, vives, en vrilles tournoyantes, différente du piaillement des bestioles terrestres ; elles tombaient en tierce ou en quarte et montaient en trilles tandis que les becs fuyants fendaient l'air. Stridentes, claires et fines, elles retombaient comme des fils de lumière soyeuse se dévidant de quelque bobine tournoyante.

JAMES JOYCE
*Dedalus*
Traduit de l'anglais par Ludmila Savitzky
1943

## 98

# La Distance de Noë

Un matin, monsieur Noë fit mettre la classe en rang après la leçon de morale. Tout le monde sortit en silence dans la cour de récréation déserte. Devant l'arbre central, monsieur Noë fit signe de s'arrêter.

D'un panier il sortit une chaîne d'arpenteur qu'il déroula en ligne droite sur le sol. Du bord de sa semelle il marqua la poussière d'une petite trace au pied de l'arbre et fit de même à l'autre bout de la chaîne. Puis il la déplaça dans le prolongement. Il mesura de la sorte cinquante mètres sur le terrain. Et après s'être livré à quelques considérations d'ordre général sur l'appréciation exacte des distances, il fit rentrer tout le monde en classe.

EMMANUEL HOCQUARD
*Une journée dans le détroit*
Éditions Hachette, 1980

## 99

# Qui le saura ?

Les mystères, quant à eux, restent entiers – définitivement obscurs. Voici quelques années, le journal *Libération* posa la même question à cent écrivains : « Pourquoi écrivez-vous ? » On fit cent réponses différentes. On ne sait toujours pas pourquoi les écrivains écrivent.

Si les lecteurs intéressaient les journaux – ce qui n’est jamais le cas, – on aurait pu poser une question à cent lecteurs : « Pourquoi lisez-vous ? » On aurait obtenu cent réponses différentes. On ne sait toujours pas pourquoi les lecteurs lisent.

Jacques Drillon
*Traité de la ponctuation française*
Éditions Gallimard, 1991

---

100

## Codes de la ville

Où que tu ailles
Tu apprends la Ville

Ses marchés ses carnavals
Ses manifs défilés festivals
Ses processions flagellantes

Son étrange faune
En liberté surveillée

La Ville polymorphe
Et toujours semblable

Jungle aux multiples codes

Jeanne Demers
*Sursis*
2004

*Cent citations remarquables,*
une anthologie compilée par Jean Yves Collette,
est le neuf centième lecturiel publié par Vertiges éditeur.

Il est diffusé en hommage aux auteurs,
aux œuvres et à la littérature.

Les droits des œuvres citées appartiennent
aux auteurs ou éditeurs mentionnés.

ISBN : 978-2-89668-899-9
© Vertiges éditeur, 2019
– 0900 –

**Lecturiels**

www.lecturiels.org